

brouille à vue de supersonique... et la Lune, Sire, regarde autrement vos magnificences depuis qu'elle connaît la galaxie dont elle fait partie.

Lorsque Le Vau, Le Brun et Le Nostre élaborent les représentations plastiques d'ordre architectural, pictural ou environnemental, du système que vous exigez, Vous, Louis quatorzième, bientôt dit Le Grand (comme si manquait l'un des mousquetaires de la légende); ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui *le statut de l'artiste* vient de basculer. L'artiste revendique une indépendance professionnelle nouvelle: il ne dépendra plus uniquement de la bienveillance des grands pouvoirs, il sait que les bourgeois peuvent aussi avoir puissance d'argent, et que les oeuvres se mettent à circuler sous la forme des premières reproductions imprimées, donc à être achetées. Mais aussi à être copiées: une nouvelle manière de penser l'art se met en place. Une nouvelle manière de vivre l'art se forge une place. Même si Colbert tentera de «récupérer» ces faits en inventant les Académies parisiennes, il faut bien que la commande soit *royale* - et elle le sera à travers les cours de toute l'Europe jusqu'au siècle suivant, dans l'influence de Versailles et de Vaux-le-Vicomte - avant de devenir *publique*.

Art royal hier, art urbain et paysager aujourd'hui.

Difficulté de l'aujourd'hui: *le point de vue* ne peut plus être *un point de fuite*. Et pourtant la ville, la région, les plaines, les coteaux, plateaux et monts, les collines et volcans doivent désormais être gérés *dans une perspective*!

Le point de vue ne peut plus être un point de fuite: en effet, il n'est possible pour personne, à fortiori pour l'artiste, de ne pas être interpellé par les dilemmes que constituent grandeur de projet

et petitesse des moyens, multiplication des facteurs et fausse multiplicité de l'information, urgence démocratique des terribles problèmes humains et répartitions économiques déséquilibrées, éclatement du village global et réunification douloureuse des Etats, civilisation planétaire et fractionnements culturels... enfin surdimensionnement des possibilités pratiques et pauvreté de l'infériorité, dynamisme des volontés et gel du désir... exister contre et non plus vivre avec...

N'oublions pas ce brouhaha incessant de la ville créant le sentiment que hors d'elle il ne peut y avoir de véritables *activités contemporaines*... le racornissement des espaces non urbanisés... et la surabondance des objets récupérables ou non, recyclables ou non, qui envahissent insidieusement nos modes de vie formant des bouchons dans notre ergonomie mentale et nous éloignant régulièrement de l'essentiel...

L'essentiel.

Cela peut commencer par *un lopin de terre. Un jardin d'ouvrier*. Cela peut tourner dans *un labyrinthe*. Se passer sous *une tonnelle*. On peut jouer à avoir peur dans *l'épais feuillage*. Ah, collectionner dans *ses plates-bandes*... Mais aussi oeuvrer à plein bulldozer dans un *parc déserté*, ou mettre du symbole dans *une ville nouvelle*.

Le vide ce n'est pas nécessairement un espace, un arbre n'est pas toujours un totem.

Mais... *à l'extérieur*... le soleil peut-être brûlant, insupportable ou tiède, c'est notre corps qui le reçoit, l'absorbe, l'accepte ou s'en protège...

L'eau, la pluie, l'étang, le ruisseau, le torrent répondent à notre physiologie et lavent nos sécheresses, ou noient nos moissons...

L'air c'est ce souffle qui sans doute engendra le verbe, et le son, mais aussi circule autour de nos membres, emporte au loin les feuilles mortes... La terre, jusqu'aujourd'hui notre seule base, crispante et éternelle poussière, glaise ou sable, matière entre toutes... à prendre en main.

Ils y ont ajouté *les tensions, la fragmentation, la lutte contre le chaos, l'étude du chaos, les circulations de sens, les valeurs formelles, les contigüités des droites ou le dialogue des creux et des pleins*; ils recherchent *la valorisation du monumental, des liaisons entre la culture quotidienne et la qualité de l'utopie. Ils s'intéressent aux réseaux de significations ainsi qu'aux significations en réseaux*.

Ils mettent en scène - ce pourquoi on les accuse d'ailleurs de distiller les éléments ressortissant du constat qu'ils posent c'est-à-dire le malaise, le mal-être ou l'ennui et la banalisation - *l'anonymat, la frénésie des opérations d'échange, les effets des énergies actuelles, les impudiques séquelles des langues de bois politiques ou publicitaires, les effets Larsen du n'importe quoi véritable vainqueur de notre post-modernité*...

Ils explorent aussi *le zénith et le nadir, les longitudes retrouvées, les latitudes de comportement,*

«là, Finlay a mis en oeuvre avec succès, un système originellement imaginé à Petite Sparte; un certain nombre d'arbres (dans ce cas précis il s'agit d'arbres ayant déjà atteint leur pleine maturité), sont dotés d'une base de colonne qui n'entrave pas leur croissance, mais introduit une référence néo-classique et, en un certain sens, transforme l'arbre vivant en une véritable colonne. Chacune de ces bases est dédiée à un héros associé à la Révolution française: Lycurgue, le précurseur spartiate; Rousseau son inspirateur philosophique; Michelet, son historien; Robespierre, à la fois son défenseur et sa victime; et finalement Corot, dont le style néo-classique apparaît ici comme un hommage aux idéaux classiques des héros révolutionnaires.» (in L'Histoire des Jardins de la Renaissance à nos jours, opus cité, p.520).

